



Marilyn Monroe

LES SECRETS DE SES DÉBUTS
Jannick Alimi

à

20
ans



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

Jannick Alimi

Marilyn à 20 ans

Les secrets de ses débuts



Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

Déjà parus

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron

MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeannot

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric

ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry

ISBN : 978-2-84626-463-1

© Éditions Au diable vauvert, 2012

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

contact@audiable.com

« Quand je me rappelle ce Hollywood, sans espoir, barbotant dans la débîne et le mensonge, que j'ai connu il y a quelques années seulement, je sens une certaine nostalgie m'envahir. C'était un endroit plus humain que le paradis dont je rêvais et que j'ai trouvé. Les gens qui le peuplaient, les faisans et les ratés, étaient des personnages plus colorés que les grands hommes et les artistes célèbres que je devais connaître bientôt. Même les escrocs qui me tendaient des chausse-trappes et essayaient de m'emmener en balançoire me paraissent maintenant plutôt plaisants et faciles à vivre. »

Marilyn Monroe, dans *Confession inachevée*, évoquant sa jeunesse, avant sa notoriété.

Prologue

Depuis plusieurs années maintenant, Marilyn croit se souvenir, se souvenir d'une femme, d'une femme âgée, d'une femme qui aurait été vêtue d'une blouse blanche à manches courtes, d'une femme qui se serait rapprochée d'elle, qui aurait buté dans le noir sur le pied du berceau où elle dormait. Marilyn raconte, elle raconte que les volets étaient tirés car le soleil tapait fort en cet après-midi d'été 1926, à Hawthorne, triste banlieue de Los Angeles. Elle raconte, encore, que la femme d'une cinquantaine d'années à la tignasse brune frisée n'était pas dans sa meilleure forme. Comment, elle, Marilyn, devenue adulte, peut-elle se souvenir et décrire cette scène avec tant de précisions ? Peu importe ! Elle se souvient. La vieille femme est essoufflée et son cœur a tendance à battre de plus en plus vite. Sa fille, Gladys, est partie travailler et l'a laissée seule avec son bébé, Norma Jeane, de quelques mois, toujours en demande. D'un peu de lait, d'un peu d'amour.

Quand elle ne dort pas, ce sont des cris, des pleurs, dans le meilleur des cas, des rires... La vieille femme, Della Monroe, n'a jamais eu droit à tant d'attention, bringuebalée au gré des déménagements de ses parents, de l'est des États-Unis à la Californie, puis d'un parent à l'autre lorsque son père et sa mère ont divorcé. Et enfin, d'un mari à l'autre, d'un alcoolique à un syphilitique, d'un violent à un dégénéré mental... Elle n'a plus que sa fille aujourd'hui – son fils Marion ne donne plus signe de vie – et voilà qu'elle doit partager son existence et ce petit appartement avec Norma Jeane dont on ignore tout du père et dont Gladys n'a pas le temps de prendre soin. Alors pourquoi ne pas la remettre entre les mains de voisins bienveillants qui ne demandent pas mieux que de garder le nourrisson pour quelques dollars par semaine? Elle n'a pas eu de mal à convaincre sa fille toujours à tirer le diable par la queue. Mais cet après-midi-là, les Bolender, sa famille d'accueil, se sont absentés et Della a dû se dévouer pour garder sa petite-fille. Elle aperçoit le petit bonnet blanc en dentelle de la fillette qui dort à poings fermés. Il suffirait de peu pour rayer des fichiers d'identité cet être à peine sorti des limbes. Une ou deux claques bien trempées. Ou mieux, un oreiller, un simple oreiller qu'elle placerait et écraserait sur sa petite face ronde, son petit nez et sa petite bouche, pendant quelques secondes. Juste un étouffement qui ne laisserait aucune trace. Après tout, elle aussi souffre de problèmes respiratoires. Quoi de plus normal que sa petite-fille s'en aille de cette façon, une courte existence qu'elle se ferait un plaisir d'abrégé afin de finir sa propre vie dans la tranquillité. Gladys n'y verrait aucun

inconvéient. Alors, elle s'approche... Mais l'enfant se débat, hurle et les voisins accourent. Norma Jeane suffoque et tente de reprendre son souffle. Ce n'est pas aujourd'hui qu'elle mourra. Il faudra qu'elle attende quelque trente-six ans.

Norma Jeane a grandi. Elle a 9 ans mais en paraît cinq de plus. Elle vit dans une famille d'adoption laminée par le krach de 1929 et qui, pour arrondir ses maigres fins de mois, loue également une chambre à M. Kimmel. Dans l'esprit de Norma Jeane qui n'a pas connu son père, M. Kimmel pourrait tout à fait lui ressembler. C'est un homme apparemment tranquille, qui sourit peu mais à qui elle peut faire confiance. Tous les après-midi, de retour de l'école, elle le trouve dans la cuisine devant une tasse de thé et elle lui raconte sa journée. D'ailleurs, sa « tante », comme elle appelle toutes ses mères adoptives, est là aussi, à préparer le dîner et à écouter les échanges chaleureux de ses deux locataires. Un jour, la petite passe devant la chambre de M. Kimmel. « Tu veux entrer, Norma Jeane ? » Comment refuser à cet ami, presque un papa ? La petite accepte, attirée, en outre, par ce qu'elle pourrait trouver de l'autre côté de la porte, dans l'antre d'une grande personne qui l'impressionne un peu tout de même. Norma Jeane entend alors le bruit de la clé dans la serrure. « Sois une brave petite », lui susurre-t-il, « ne crie pas », lui chuchote-t-il alors qu'elle commence à se défendre. Cette fois-ci, on ne cherche pas à la gifler ou à l'étouffer. D'ailleurs, quand est-ce que c'était ça ? Elle ne se souvient pas vraiment. Qui lui en voulait à l'époque ? Et pourquoi surtout ? Quand il la laisse

partir, Norma Jeane se précipite chez sa « tante » pour lui dire ce que lui a fait M. Kimmel. C'est normal, non ? M. Kimmel a glissé sa main sous sa robe, et puis encore autre chose. La petite fille aux formes d'adolescente bute sur les mots. Elle se met à bégayer comme pour répéter ce qu'on aurait du mal à croire. Elle a raison de se méfier, la petite Norma Jeane : sa tante ne veut ni la croire, ni même l'entendre. « Ne dis rien », lui souffle-t-elle. « Ne dis rien contre lui, c'est un homme très bien. C'est mon meilleur pensionnaire », lui assène la logeuse... Cette fois-ci, c'est Norma Jeane qui n'en croit pas ses oreilles : elle sait qu'elle ne ment pas. Et elle sait que sa tante sait qu'elle ne ment pas. Alors pourquoi cet abandon dans les grandes largeurs ? Ça ne suffisait pas déjà de l'être par son père, par sa mère, par sa grand-mère dont on dit qu'elle l'avait toujours détestée ? Il n'existe, bien sûr, aucune preuve de la réalité de ce viol. Mais Norma Jeane devenue Marilyn n'a cessé de l'évoquer auprès de ses proches, des journalistes. Et comme souvent dans le processus d'édification des mythes, c'est l'histoire que l'on raconte et que l'on se raconte qui l'emporte sur la vérité. En cas de viol, comment faire ensuite confiance à son prochain, comment avoir foi dans l'avenir, sur qui s'appuyer pour grandir et devenir une adulte responsable ? À 9 ans, Norma Jeane n'était plus née de la dernière pluie mais gardait la fraîcheur de ces plantes sauvages qui n'ont pas besoin de racines pour pousser.

Norma Jeane Dougherty

Bien sûr, elle est triste. Sur ce quai écrasé de soleil du port de la cité des Anges, Norma Jeane serre dans ses bras Jim Dougherty, son mari qui, un an et demi plus tôt, le 19 juin 1942, lui donna enfin un nom, son nom en partage comme une amarre qu'on jette à un rafiôt à la dérive. Elle a 17 ans et lui, 22 et il va s'embarquer sur un navire de guerre de la marine marchande des États-Unis. Pour combien de temps, s'inquiète la jeune femme ? Au moins un an, lui répond Jim, mais il y aura des permissions, la rassure-t-il aussitôt. Elle lui promet de lui écrire chaque jour que Dieu fait. Elle l'aime et elle pense qu'il l'aime, ils se le jurent. *Bye, bye baby, remember me my baby*, comme elle le chantera quelques années plus tard dans *Les hommes préfèrent les blondes* (*Gentlemen Prefer Blondes*), le film d'Howard Hawks sorti en 1953.

Officiellement, Jim ne prend pas le large mais la mer. Direction : l'Australie. Elle sait très bien que Jim,

bonhomme costaud au cheveu ras, au regard bleu et franc, aurait préféré s'engager avec les vaillants GI pour libérer l'Afrique du Nord ou casser du Jap dans l'océan Pacifique. Ces Jaunes qui, à la surprise des Américains, depuis les Noirs de Géorgie, descendants d'esclaves africains, jusqu'aux wasp, ces White Anglo-Saxon Protestants, vraie noblesse du nouveau continent, ont réussi à bombarder l'archipel de Pearl Harbor et à faire basculer l'Oncle Sam dans la guerre qui d'euro-péenne est devenue du coup mondiale. Ç'aurait eu de la gueule, ça! Monter dans un destroyer, bourré de la cale au pont, d'armements plutôt que dans un cargo puant destiné à ravitailler les bases arrière des valeureux combattants.

Pourtant, Jim n'a pas hésité à partir. Pourquoi? La poudre qu'il prend là ne tiendrait-elle pas plutôt de l'escampette que de celle des canons? Mais fi de ces pensées délétères qui ramènent inéluctablement la jeune femme à ses obsessions d'abandon! Cet après-midi de décembre 1943, Norma Jeane Dougherty veut croire à la sincérité de son tendre époux qu'elle entoure de ses bras ronds et laiteux. Elle s'est mise sur son trente et un. Elle veut ressembler à ces sages épouses qui depuis plusieurs mois sont des centaines de milliers à être quittées par leur mari mais pour la bonne cause : défendre la patrie en danger. Alors pas de tristesse, pas d'amertume, pas d'angoisse. Au contraire! Elle veut être à la hauteur de l'événement. Et elle fait bonne figure. Pour paraître un peu plus que son âge, elle a coiffé ses boucles châtaines et les a retenues par deux pinces de chaque côté des tempes. Elle a boutonné

son corsage blanc jusqu'au cou et vêtu une jupe évasée pour mieux camoufler ses formes aguichantes. Jusqu'à la dernière minute, celle où la sirène du bateau lance le signal du départ, elle tient la main de Jim dans la sienne. Elle veut lui témoigner son attachement, son affection, son amour. Elle lui doit bien ça. Ne se met-il pas au service de la nation? Comme tous ces jeunes Américains que Jim et elle viennent d'admirer dans la série *Pourquoi nous combattons* (*Why We Fight*) diffusée depuis quelques mois sur les grands écrans. Quand on sortait des salles de projection, on pouvait légitimement penser que les deux réalisateurs vedettes, Frank Capra et Anatol Litvak, l'un italien, l'autre ukrainien, allaient émerger au tout nouveau Pentagone, le quartier général de la Défense américaine, inauguré en 1943, tant leur force de persuasion était éclatante. Si l'Amérique part en guerre, c'est bel et bien pour défendre le monde libre! C'est vrai, Jim ne part pas vraiment au front. Mais peu importe. Elle, Norma Jeane, est fière de lui. Fière et reconnaissante. N'est-ce pas lui le preux chevalier qui, en acceptant de devenir son époux, avait mis définitivement fin à son statut d'«orpheline»? Elle se souvient de leurs noces. Lui a 21 ans et elle 16 ans et quelques jours. Exactement l'âge où, en Californie, la loi ouvre le droit de se marier. Lui en smoking, pantalon noir, veste et chemise blanches et nœud papillon, elle, toute mince, aux lèvres rouges s'ouvrant dans un large sourire sur une dentition impeccable. Et tout en blanc, robe blanche, voile blanc, bouquet de fleurs blanches. Elle, toute innocence... La blancheur de ses atours d'épousée en disant suffisamment long sur sa virginité... Certainement, M. Kimmel était oublié

à ce moment-là car elle n'avait aucune idée, confiera-t-elle plus tard, de ce que son jeune mari pouvait légitimement attendre d'elle, le soir dans le lit. Jeune pousse dans cette Amérique aussi puritaine que l'Angleterre sous Victoria, dans cette Amérique du *Mayflower* où à peine une poignée de filles perdait son innocence avant l'âge de 16 ans. Oh, bien sûr, ils avaient bien flirté tous les deux avant d'unir leurs destins devant le shérif. Flirté dans les drive-in au clair de lune et dans les salles noires des cinémas des quartiers ouest de Los Angeles, poussières d'étoiles d'un astre qui brillait à quelques encablures de là et qui avait pour nom Hollywood. Norma Jeane, dans ses jupettes fleuries et ses caracos au-dessus du nombril, aimait bien les caresses furtives et de plus en plus insistantes que Jim lui prodiguait alors. Ce n'était pas de l'amour, ça ? Ils étaient voisins et lui, qui la trouvait plutôt accorte, aurait mis sa main au feu qu'elle n'était pas aussi ingénue que ses 15 ans pouvaient le laisser supposer. Alors quand Grace, la « tante » de la jeune fille, arrangea leur union pour que Norma Jeane ne retourne pas à l'orphelinat, elle n'a pas retenu sa joie. Même si personne n'avait même pensé à lui demander son avis. Jim, lui, avait répondu immédiatement : « OK ». Oh oui, elle lui est reconnaissante à cet homme qui la quitte. Non, qui part servir les États-Unis d'Amérique. Ne l'avait-il pas délivrée à tout jamais de son horrible blouse bleu délavé et de son éternel corsage blanc ? Un uniforme dont elle n'a eu de cesse de vouloir se débarrasser pour être enfin comme les autres filles. Avant d'épouser Jim, elle rêvait qu'elle devenait tellement belle, vêtue de robes si élégantes, que tout le monde l'admirait, l'accompagnait d'un

concert de louanges. Elle rêvait en rouge, or et vert. Plus jamais de blouse bleue et de corsage blanc. Non, ce qu'elle voulait, c'était le fourreau en satin blanc que portait son idole, Jean Harlow, dans les films de George Cukor. Cukor qui la vêtira d'une robe dos nu sur laquelle Yves Montand craquera dans *Le Milliardaire (Let's Make Love)*. Les robes, les « meilleures amies des femmes ». Et surtout de Marilyn. Enfant élevée sur les deniers du comté de Los Angeles, et qui un soir de mai 1962 célébrera l'anniversaire du président John Kennedy dans une robe fourreau en mousseline incrustée de strass. Cette robe-bijou frôlera le million de dollars lors de la vente aux enchères d'une partie des effets de l'actrice en décembre 1999.

Oh oui, elle lui est reconnaissante car, même si une fois qu'elle a été unie à Jim, l'argent n'a pas coulé à flots, son tout nouveau mari n'a pas hésité à arrêter ses études à l'université pour faire bouillir la marmite du jeune ménage. Jim se met à travailler et à travailler dur : embaumeur, le jour, dans une entreprise de pompes funèbres, et monteur chez un constructeur aéronautique, la nuit. Ce n'est pas le Pérou. Mais les revenus de Jim sont suffisants pour offrir à sa jeune et belle épouse des tee-shirts de toutes les couleurs, des pantalons corsaires à petits carreaux, tous ces colifichets grâce auxquels elle fait sensation sur la plage de Malibu.

Pourtant, sur ce quai de port envahi de caisses de marchandises, Norma Jeane se force. Se force à verser une larme pour ne montrer à Jim que sa tendresse et

son chagrin. Elle ne lui veut aucun mal à son petit mari, mais elle n'est pas passionnée. Elle a intuitivement compris que s'unir à lui était la seule façon pour elle de dire adieu à jamais à l'orphelinat et de puiser une dose d'affection. Un semblant d'affection. Alors elle a tout fait pour que ça marche. Notamment au lit. Elle faisait l'amour comme on prend son petit déjeuner, le matin. Très vite, il n'y a plus eu aucun problème de ce côté-là. Il suffisait de se déshabiller, et Norma Jeane et Jim étaient tous les deux excités. La lumière n'était pas encore éteinte qu'ils s'étreignaient déjà. Certains soirs, elle provoquait Jim de retour du boulot, en l'accueillant vêtue seulement de deux foulards rouges. Lui, d'ailleurs, fier comme un paon, avait photographié sa belle, nue à la porte du jardin de leur petite maison. Elle sait qu'il avait exhibé la photo à un de ses potes de l'usine. Il s'appelait Robert Mitchum. Une dizaine d'années plus tard, l'acteur emblématique du film noir chargera Norma Jeane-Marilyn Monroe sur ses épaules comme du bétail lorsque, dans le film *Rivière sans retour* (*River of No Return*), Matthew Calder arrachera Kay du lupanar où elle avait échoué. Otto Preminger, le réalisateur d'origine autrichienne, propulsé hors d'Europe par le nazisme, ne pourra s'empêcher de faire un gros plan sur le postérieur de la star affublé d'une traîne ridicule. Un focus insupportable pour celle qui sera devenue l'icône en celluloïd d'Hollywood, la fiancée de toute l'Amérique, la courtisane du monde de l'après-guerre, un gros plan qui en 1953 poussera Marilyn Monroe à fuir la Babylone hollywoodienne pour passer à l'est, quitter Los Angeles, la cité des Anges et des images pour s'envoler vers New York, la ville de la

pensée. Son physique, elle le déteste d'ailleurs parce qu'elle n'est pas que cela et qu'il cache le reste, mais elle se fait une raison : c'est d'abord lui qui lui apportera l'affection dont elle a irrémédiablement besoin.

Sur ce quai humide, Norma Jeane ne sait pas très bien quelle femme elle est. Cette Norma Jeane, quelque peu dévergondée qui se regarde sans cesse dans les miroirs tel un Narcisse amoureux de son reflet ? Cette miss de province qui balade ses fesses sur les plages de sable d'or de Californie, moulée dans des minishorts blancs sur lesquels convergent les regards de tous les copains de son mari, ceux de la Lockheed Aviation à l'heure de la pause ? Une poupée incapable de prononcer son nom sans bégayer ? Ou l'autre Norma Jeane, fraîche et juvénile, piètre maîtresse de maison qui en deux ans de mariage a tout juste appris à mitonner le lapin aux petits pois et aux carottes ? Cette étrange sensation d'être double, Norma Jeane-Marilyn, née le 1^{er} juin 1926 à 9 h 30 du matin dans la salle commune de l'Hôpital général de Los Angeles, l'a toujours nourrie. Comme un venin dans un sein. « J'avais l'impression d'être scindée en deux personnes distinctes, dira-t-elle plus tard. L'une, Norma Jeane, de l'orphelinat, n'appartenait à personne. L'autre, j'en ignorais le nom. Mais je savais où était sa place. Elle appartenait à l'océan, au ciel, au monde entier. »

Pas de réponse claire en ce mois de décembre 1943. Ce qu'elle sait en tout cas, c'est qu'elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour plaire à son mari, pour qu'il la regarde avec affection et sympathie. Y compris remplir au mieux son devoir conjugal. Même si pour

elle, confessera-t-elle, c'était « comme d'être enfermée dans un zoo ». Elle n'en a jamais parlé à Jim. Trop jeunes l'un et l'autre pour discuter ouvertement d'un sujet aussi embarrassant. Elle est certaine que, pour durer, le mariage doit être mis en conserve dans un bocal de silence. À cette aune, pas de doute, son union avec Jim durera une éternité. Ils ont tellement peu de choses à se dire. Leur mariage est devenu une amitié assortie de privilèges sexuels. Une union raisonnable, somme toute. À 20 ans, on pouvait rêver plus fort. Mais c'est toujours mieux que l'orphelinat. Et puis les bons moments n'ont pas manqué. Sur l'île de Catalina, un lieu de villégiature chic en face de Los Angeles, où Jim a été affecté ces derniers mois, Norma Jeane et lui ont nagé, pêché, pris des cours d'haltérophilie, ils ont exhibé sans vergogne leurs corps jeunes et bronzés au soleil implacable de la Californie. Norma Jeane, devenue Mme Dougherty, ne prête aucune attention aux approches hésitantes des bandes de garçons qui voyaient d'abord en elle une jeune fille de leur âge mais abandonnaient vite leur cour à la vision de l'anneau d'or à l'annulaire de la jeune épouse. Tandis que Jim, lui, ne se gêne aucunement pour courir la prétentaine. Il ne sait pas alors qu'il trompe celle qui, devenue blonde, fera fantasmer les spectateurs des salles obscures des cinq continents, celle qui réveillera la jeunesse de Groucho Marx, un des trois Marx Brothers, rien qu'en marchant devant lui, celle que les médecins aimeront le mieux examiner... Il ne sait pas non plus qu'il est le premier de ses amours-amants-maris qui – jusqu'au 35^e président des États-Unis –, n'en finiront pas de la désirer pour mieux la laisser tomber. Petite bonne

femme au regard bleu, châtain puis blonde, quelquefois à la perruque brune, de 1,63 m et aux mensurations variables. Au gré de ses régimes, de ses lavements, de ses coupe-faim. Une liste de conquêtes qui aurait fait pâlir de jalousie Don Juan en personne. Non, en cette année 1943, Jim délaisse sa jeune épouse pour trousseur la reine de beauté de Santa Barbara, une future inconnue.

Norma Jeane peut accepter de ne pas être la seule aimée mais elle veut être la première, la plus importante pour lui. Ce sera toujours ça de pris sur l'amour, cet amour qui toute sa vie lui fera tant défaut. Elle qui, depuis qu'elle est enfant, vit dans l'insécurité et a du mal à comprendre le monde des adultes. Ces adultes dont pas un seul, ni son père – mais qui est-il? – ni sa mère, n'ont voulu d'elle. Elle ne se sent bien qu'avec les garçons et les filles plus jeunes qu'elle. À Catalina, elle jouait avec eux jusqu'à ce que Jim lui demande de le rejoindre au lit.

En ce mois de décembre 1943, Norma Jeane est ravie du départ de Jim. Cet homme qui s'en va, dont elle s'éloigne, c'est la vie d'avant qui s'achève. Norma Jeane aimerait bien ne plus dépendre du bon vouloir des autres, surtout pas de leur générosité. Comme Don Juan, décidément, elle commence à refuser le fardeau d'une dette qu'elle aurait contractée malgré elle dès sa naissance, dette à l'égard de ses familles d'accueil, dette à l'égard de ses tuteurs, dette à l'égard de son mari, de ce Jim qui a bien voulu l'épouser pour lui éviter l'orphelinat. Et pourquoi pas aussi vis-à-vis de sa mère qui l'avait abandonnée? Et pourquoi pas de son père? Jim, elle aime l'appeler *Daddy*. Mais son cœur ne lui

appartient décidément pas. *My heart belongs to daddy. Because my daddy makes me so good.* (Mon cœur est à Papa, parce que mon Papa me fait du bien.) Toute sa vie, elle en a rêvé, toute sa vie, elle l'aura cherché. Sur ce quai face au Pacifique, ce n'est pas le couchant que Norma Jeane scrute. Mais l'horizon, celui où la mer et le ciel se fondent et se confondent. Mais pas facile de prendre un chemin quand on ne sait pas d'où l'on vient et de qui l'on tient.

Norma Jeane Baker

Toujours en partance, Norma Jeane. Du quai d'un port au quai d'une gare. «Solide comme une toile d'araignée dans le vent tant bien que mal demeurant suspendue, attirée vers le vide», écrira-t-elle à son dernier psychanalyste des années plus tard. Ce thème, entre fragilité et solidité, Marilyn l'abordera à plusieurs reprises dans des poèmes et des lettres, qui ont été collectés et publiés après sa mort.

Le mari de Norma Jeane, Jim Dougherty, parti au loin, transforme le présent en un moment exaltant et angoissant à la fois, une liberté toute neuve mais aussi une solitude proche du néant. L'avenir est un horizon, une ligne imaginaire que l'on n'atteint jamais. Reste le passé. À 17 ans, nul besoin de remonter bien loin. La mémoire est encore fraîche. Dix-sept petites années que les jeunes Américains de l'époque, en tout cas les Blancs de l'immense middle-class, dévorent comme une *American pie* bien crémeuse, à base de rigueur

morale et sociale, héritée des premiers immigrés quakers, et de soif inextinguible de consommer. Une soif que la grande crise et la guerre ont exacerbée. Une soif que Marilyn Monroe incarnera pleinement. Une soif de consommer dont elle aussi fera les frais. Elle qui jouera avec les nerfs du sexe mâle, excité jusqu'à leurs extrémités les plus sensibles, en se retirant avant de conclure.

Mais à 17 ans, Norma Jeane est déjà femme et épouse. Elle n'a eu ni enfance ni adolescence. C'est une belle plante, incontestablement. Et elle le sait. Elle n'a pas encore usé de ce capital mais elle devine qu'elle pourra un jour en toucher les intérêts. Bientôt. Le moment n'est pas encore venu. Sur ce quai de la grande gare de Los Angeles, la belle plante part se chercher des racines. Pour pousser, fleurir et se reproduire, mieux vaut s'ancrer solidement dans la terre. À 17 ans, Norma Jeane Dougherty, débarrassée de son gamin de mari, a la vie devant elle. Et décide de partir à la recherche de sa famille perdue. Une aventure risquée. Mais qui ne risque rien... N'empêche! Norma Jeane le sait : remonter le fil de ses origines, c'est comme se retourner sur un passé interdit, un acte orphique qui peut mal tourner. Une descente aux enfers dont on remonte abîmée, à moins qu'on n'en remonte jamais. Comme avec les nerfs des hommes, Norma Jeane aime jouer avec sa propre vie, ses propres manques, ses failles les plus intimes, sans craindre de rouvrir les cicatrices, d'échauffer les plaies et de souffrir sans plus finir. Ou alors une bonne fois pour toutes.

Sur ce quai, Norma Jeane Dougherty attend le train qui la mènera tout droit à Detroit, sur le lac

Michigan. Arrivée à destination, elle dévore des yeux ce qui l'entoure, bouche bée, comme pour retrouver son souffle. Prend-elle conscience de l'électricité sociale qui énerve alors la ville? Pas sûr. Pourtant, Detroit vient d'être le théâtre de tensions raciales entre Noirs et Blancs. Émeutes, violences... «L'extraordinaire en elle, c'est qu'elle a toujours l'air de voir tout pour la première fois. C'est un don merveilleux mais aussi une source de souffrance», dira plus tard Arthur Miller, grand écrivain new-yorkais et mari de Marilyn Monroe de 1956 à 1961. C'est la première fois que Norma Jeane s'éloigne ainsi de la ville où elle est née, de la cité des Anges. Sanglée dans son imper, chaussée de souliers à talons plats, elle n'a qu'une idée en tête : rencontrer sa demi-sœur, Berniece, la première fille de sa mère. Des dizaines d'heures de train, des dizaines de dollars pour une quête en forme de séjour éclair. Née en 1919, sept ans avant Norma Jeane, Berniece est mariée et mère de famille. Décrocher une sœur, ou presque, et des neveux et des nièces! Ce pèlerinage vers l'est tourne à la ruée vers l'or. Berniece a-t-elle des filles, des garçons? Norma Jeane rêvera un jour d'avoir une fille. Qui ne serait pas une Norma Jeane. Elle sait comment elle l'élèverait. Jamais de mensonges. Jamais d'histoires ou de balivernes. Sa mère, elle, répondra à toutes ses questions. Et si elle ne connaît pas les réponses, elle les cherchera dans une encyclopédie. Elle lui dira tout ce qu'il faut savoir sur le sexe, l'amour, n'importe quoi. Elle ne lui dira jamais que le Père Noël existe ou que le monde est peuplé de belles âmes et d'êtres irréprochables. Toujours prêts à s'entraider et à faire le bien autour d'eux. «Oui, l'honneur et la bonté

se rencontrent dans le monde mais comme on y trouve des diamants ou du radium », expliquera-t-elle en 1954 au journaliste Ben Hecht.

Berniece, elle l'a vue. Elles sont tombées dans les bras l'une de l'autre, elles ont pleuré, se sont raconté leurs vies. Mais la mort n'est jamais loin. Jackie, le frère de Berniece, de deux ans son aîné, le demi-frère de Norma Jeane, donc, a disparu. Quand Norma Jeane se retourne, ce n'est pas le souvenir des jours heureux qui l'habite. La nostalgie, ça n'a jamais été pour elle. Son passé à elle, ce sont des trous noirs béants, des manques sur lesquels elle tente malgré tout de construire. Ce voyage en train vers une demi-sœur inconnue, Norma Jeane ne le sait pas mais c'est la première des « analyses » auxquelles elle s'adonnera lorsque son image sur pellicule l'aura bien mise à plat, sur un écran. Deux dimensions, trois mensurations, et l'affaire sera en boîte.

Il suffit de quelques heures à Norma Jeane pour faire le tour de la famille avec Berniece. Une famille qui commence et finit avec Gladys, leur mère. Dans un asile depuis plusieurs années à Los Angeles. Hôpital psychiatrique de Norwalk. Norma Jeane se laisse aller avec cette nouvelle parente : dès la deuxième semaine après sa naissance, croit-elle savoir, elle est passée de main en main, aux bons soins de onze familles nourricières. D'abord, chez Ida et Albert Bolender. Pas méchants ces deux-là mais terriblement religieux et très sévères. Avec un sourire presque reconnaissant, la femme-enfant qu'était encore Norma Jeane raconte

ses sept années passées chez le couple et sa marmaille, à réciter des psaumes matin et soir et même à se faire corriger à coups de ceinturon de cuir quand elle faisait des bêtises. Pas de désir de revanche chez elle. Mais au contraire, une règle de vie qui la pousse aujourd'hui et l'incitera plus tard à viser encore et toujours la perfection. Elle est confiée ensuite à un couple d'Anglais à Hollywood, des figurants. Ça devait être triste, s'inquiète alors Berniece. Non, non, la rassure Norma Jeane. C'étaient de bons vivants. Ils travaillaient dur mais le reste du temps ils profitaient de la vie. Ils aimaient danser, jouer aux cartes, chanter, la maison était pleine d'amis. Ça la changeait des Bolender. D'ailleurs, quand elle s'est retrouvée chez le couple d'Anglais, elle n'a pu s'empêcher de prier pour eux, leur amour de la vie était si peu chrétien...

De sa voix fluette, Norma Jeane raconte à sa demi-sœur l'internement de leur mère. Gladys était venue passer le week-end avec elle. Norma Jeane, âgée alors de 7 ou 8 ans, et ses deux parents d'adoption prenaient leur breakfast dans la cuisine. Soudain, ils entendirent un fracas épouvantable dans l'escalier. Gladys, sortie de la chambre qu'on lui avait cédée pour l'occasion, avait dégringolé. « Ils m'ont interdit d'aller la voir », se souvient Norma Jeane. « Mon oncle, c'est comme ça que j'appelais mes pères nourriciers, a appelé immédiatement la police et l'ambulance. Très vite, ils sont arrivés. Je me suis glissée dans l'entrée et j'ai vu notre mère qui hurlait, qui riait très fort, aussi. Ils parlaient d'emmener maman... »